

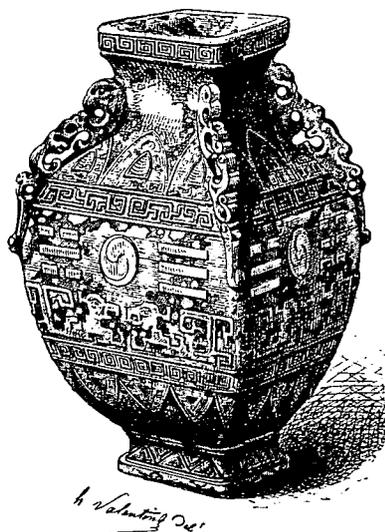


EXPOSITION UNIVERSELLE

LA

CÉRAMIQUE DE L'EXTRÊME ORIENT

I.



L'EXTRÊME ORIENT a, dès le début de l'Exposition, obtenu au Champ de Mars un véritable succès d'enthousiasme, nous pourrions dire d'éblouissement. Ce succès, un peu excessif peut-être, mais légitime dans une certaine mesure, n'a été, d'ailleurs, que la consécration de la vogue acquise depuis quelques années à tout ce qui nous vient de ces rives lointaines. Il s'adressait surtout et très justement au Japon, qui est, pour l'instant, en possession des faveurs de la mode et semble avoir voulu s'en montrer digne.

Dédain ou décadence, l'un et l'autre peut-être, la Chine paraît s'en être moins souciée, car jamais l'infériorité de ses produits n'avait été

mise en lumière avec une telle évidence. Le catalogue officiel de la section chinoise constate le fait de cet amoindrissement avec une franchise qu'on aimerait à trouver accompagnée d'un mot de regret, de l'expression d'un espoir de voir cet état de choses s'améliorer. Nous lisons, en effet, dans la courte notice qui précède la nomenclature des produits céramiques :

« La porcelaine antique dépasse de beaucoup en finesse et en beauté les productions actuelles, faites rapidement pour répondre à la demande toujours croissante. Le secret de beaucoup de couleurs fort renommées est aujourd'hui perdu, et si certains vases des *xvi^e* et *xvii^e* siècles se payaient jusqu'à 25,000 francs, les plus beaux vases modernes sont maintenant à la portée de presque toutes les bourses et la porcelaine commune se trouve dans les familles les plus pauvres. »

Cela est sans doute fort réjouissant au point de vue économique et philanthropique ; mais, on le voit, la question d'art est mise là absolument de côté. L'aspect de la salle où sont exposées les porcelaines chinoises modernes ne le prouve que trop. Il est véritablement navrant, et à la vue de ces formes lourdes et vulgaires, de ces colorations ternes, affadies, malades, où dominent un jaune sans éclat et un lilas blafard, de ces décors sans caractère, sans invention, sans style, maladroitement imités des porcelaines du temps de Kien-Long, on se demande si l'on est bien en Chine, dans le pays traditionnel de la lumière et de la couleur, de la fantaisie pittoresque et de l'imagination luxuriante, de l'étrange et du chatoyant.

On a hâte de fuir ce spectacle attristant et consternant, et on est heureux de trouver un refuge dans la salle voisine, où la commission a eu l'heureuse idée d'installer une exposition d'objets anciens. On ne rencontrera parmi ceux-ci que peu de pièces dignes de l'attention d'un amateur, mais la comparaison les relève singulièrement et leur contemplation rassérène les esprits en reposant la vue.

« Le Japon n'existe plus ! » s'écriait Albert Jacquemart, déplorant avec raison l'invasion du goût et des formes de l'Europe dans les produits de l'empire du Levant. Hélas ! que ce cri funèbre serait plus juste s'adressant à la Chine !

Revenons donc au Japon, qui, quoi qu'il en soit, marche pour montrer qu'il vit encore, et où, du moins, nous trouverons un art sans grande élévation peut-être, mais riant, élégant, aimable, plein de caprice et de belle humeur.

« L'histoire céramique du Japon vient de naître », disait encore, il y a quelques années, le maître que nous venons de citer, dans un des

articles consacrés par lui à la collection Cernuschi ¹. La science n'a pas beaucoup progressé depuis lors, et nous retrouvons cette histoire à peu près au même point.

Si on en doit croire le *Mémoire sur les principales fabriques de porcelaine au Japon*, extrait et traduit par le Dr Hoffmann d'un ouvrage japonais paru à Oosaka en 1799 ², l'établissement au Japon de la première corporation de fabricants de porcelaine daterait de l'an 27 avant J.-C., et il serait dû à une colonie coréenne.

D'un autre côté, nous lisons dans l'opuscule publié par la commission impériale japonaise sous ce titre, *Le Japon à l'Exposition universelle* : « En l'an 27 avant J.-C., des Coréens, venus de la province d'Omi, fabriquèrent des poteries plus dures que celles existant jusqu'alors. » Il ne s'agit donc plus de porcelaine proprement dite, dont l'auteur anonyme reporte à la date de 1510 la première apparition au Japon.

Comme on le voit, l'écart est considérable. Faut-il supposer dans la première assertion une erreur de traduction, une confusion de terme, rappelant celle qui faisait donner aux faïenciers de Delft le titre de fabricants de porcelaine ? Nous ne savons et nous ne possédons aucun moyen de vérifier le fait. Pour ce point, comme pour bien d'autres, nous n'avons, jusqu'à ce que la lumière se fasse, qu'un seul parti à prendre : nous résigner provisoirement à l'ignorance et attendre.

Cette brochure de la Commission japonaise nous réserve, d'ailleurs, d'autres étonnements encore. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, nous avons été jusqu'ici accoutumés à cette idée que le kaolin est l'élément principal, constitutif, indispensable de la porcelaine. La brochure est d'une opinion contraire, et parmi les ingrédients dont elle donne la liste comme entrant dans la composition des porcelaines du Japon, nous ne trouvons même pas mentionné le kaolin, qui, d'un autre côté, est donné comme base unique des faïences de Satzuma, d'Awata, etc. !

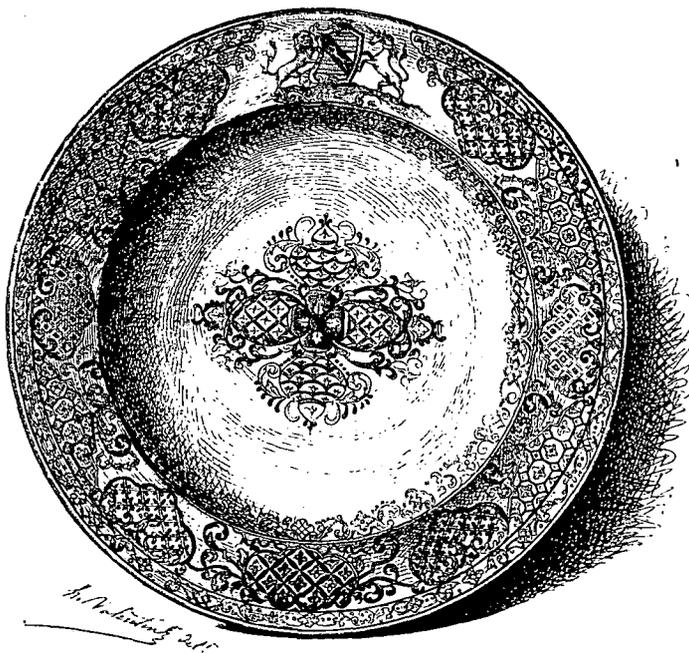
La confusion est ici assez évidente pour ébranler considérablement la confiance que devait nous inspirer un document officiel, et diminuer de beaucoup l'espoir légitime que nous avons conçu d'y recueillir une ample moisson de renseignements.

Le document le plus instructif que nous y trouvions est une liste des

1. *Gazette des Beaux-Arts*, du 1^{er} janvier 1874.

2. Ce mémoire, qui a paru d'abord dans la *Revue asiatique*, se trouve à la fin de l'*Histoire de la porcelaine chinoise*, traduite du chinois par M. Stanislas Julien. L'ouvrage d'où il est extrait est intitulé *San-kaï-mei-san-dzou-ye*, c'est-à-dire *Représentation et description des plus célèbres productions terrestres et marines*, par Kimoura-Kô-Kyo, avec figures par Fô-Keô Kwanguets.

centres de fabrication céramique : porcelaines, faïences et grès cérames, laquelle ne contient pas moins de cinquante-deux noms, et, au dire de la brochure, il ne s'agit que des plus célèbres! Sur ce nombre imposant, quelques-uns seulement sont l'objet de notices spéciales. Ces notices s'étendent longuement sur les détails techniques, sur les matières employées, leur mode de préparation, le façonnage, la cuisson, etc., etc., ce qui a son intérêt, sans doute; mais elles sont à peu près muettes sur



ASSIETTE EN PORCELAINES DE LA C^{IE} DES INDES, EN DÉCOR RAYONNANT DE STYLE ROUENNAIS.

(Collection de M. P. Gasnault.)

les points qu'il nous importerait le plus de connaître, pour nous aider à déterminer les provenances et à préciser le degré d'ancienneté, c'est-à-dire les formes spéciales, le genre de décor particulier, les colorations habituelles à telle et telle fabrique, les marques, enfin, qu'on y peut rencontrer.

Le guide sur lequel nous avons compté nous a donc à peu près fait défaut, et c'est sans son aide que nous avons dû nous convaincre du nombre relativement restreint des fabriques japonaises représentées à l'Exposition, trop nombreuses encore cependant pour que nous puis-

sions songer à donner une idée de leurs produits et de leurs mérites respectifs. Nous nous contenterons de mentionner, de citer deux d'entre elles, qui nous semblent particulièrement intéressantes par leur originalité et leur nouveauté. Ce sont d'abord les faïences de *Yatsushiro* (province de *Higo*). Généralement recouvertes d'un émail gris ou chamois clair, elles sont décorées d'élégantes bordures et de rosaces en incrustations de pâtes teintées en blanc ou en noir. Ce procédé, qui rappelle celui qui était employé pour la décoration des faïences d'Oiron, paraît avoir été, nous le verrons plus loin, emprunté par les Japonais à la céramique coréenne. L'effet en est charmant et mériterait d'attirer l'attention de nos fabricants, qui ont déjà fait tant d'emprunts au Japon.

Nous signalerons en second lieu les poteries qui nous sont venues de *Yokohama*. Ce sont en général des terres non revêtues d'émail, des vases aux formes massives et simples jusqu'à la rusticité, mais décorés de motifs en haut-relief, guirlandes de fleurs et de feuillages, insectes, oiseaux, objets usuels tels qu'éventails, écrans, etc., voire même des personnages. Ces motifs émaillés aux couleurs naturelles se détachent très avantageusement sur le ton mat du fond et ils sont exécutés avec une vérité, une liberté d'allure et une habileté de main qui dénotent un artiste et donnent à ces vases un cachet et une distinction des plus remarquables. Nous aimons moins certaines pièces figurant des paniers d'aspect lourd et grossier, dont le mérite décoratif nous échappe absolument.

En résumé, cette exposition n'est pas à coup sûr celle d'un peuple mort. Il n'en est pas moins vrai que la tendance à copier les formes et les procédés de l'Europe, qui avait arraché à Albert Jacquemart l'exclamation désespérée que nous avons rapportée, ne semble pas encore abandonnée. Certains spécimens provenant de la province de *Hizen* ne le démontrent que trop. Nous voulons parler de tasses à thé d'une finesse de pâte, d'une délicatesse de décor charmantes, mais qu'on croirait échappées de l'*Escalier de cristal*; pis encore, des assiettes et des tasses à café de la forme dite carrée en porcelaine blanche à filets dorés! A en juger par le soin particulier avec lequel sont exposées ces pièces dont la vulgarité bourgeoise nous choque, on doit supposer que les Japonais y attachent une certaine importance.

Si, abandonnant toutes ses traditions, l'art céramique devait chez eux persévérer dans cette voie déplorable d'imitation, il serait évidemment perdu et, à notre tour, nous nous écrierions : Le Japon n'existe plus! et c'est l'Europe qui l'a tué! Espérons qu'il n'y a là qu'une affaire de mode passagère et qu'un peuple aussi essentiellement artiste réagira de lui-même contre une influence aussi funeste.

II.

Si nous nous sommes un peu attardé avant de pénétrer dans les salles réservées à l'art rétrospectif de l'extrême Orient, ce n'est pas le seul



VASE EN CÉLADON A DÉCOR CLQISONNÉ (CHINE).

(Collection de M. O. du Sartel.)

charme de l'attrayant spectacle offert par l'exposition japonaise qui nous a retenu, mais aussi, nous en devons convenir, une certaine hésitation à aborder un sujet gros d'écueils et de périls. Il suffit de s'être quelque peu

occupé d'archéologie céramique chinoise et japonaise pour savoir combien de points obscurs elle offre encore et à quelles incertitudes, à combien de déceptions, de doutes, de découragements, est voué l'esprit de tout chercheur en ces filons tant et vainement explorés.

Les plus savants y ont maintes fois fait fausse route; et s'il est une devise qui convienne à ceux qui se hasardent à reprendre l'œuvre, c'est le : « Que sais-je » ? du sceptique. Que d'énigmes ! que de problèmes sans solution ! que de découvertes qui n'étaient que mirage ! Du jour au lendemain le fait soi-disant acquis est reconnu controuvé, la science, ou ce qui passait pour elle déclaré erreur, l'article de foi proclamé hérésie !

Bref, ce qu'Albert Jacquemart disait du Japon ne peut que trop justement s'appliquer à l'extrême Orient tout entier : son histoire céramique est à peine née et, malgré toutes les laborieuses et consciencieuses recherches dont elle a été le sujet, les tâtonnements, les indécisions, les contradictions sont encore, à l'heure qu'il est, le partage inévitable de quiconque se livre à son étude. Entreprendre d'en entretenir les lecteurs de la *Gazette* pourrait donc, dans l'état actuel des choses, passer pour une témérité, et un peu de timidité et de méfiance de soi-même ne messied pas à celui qui se charge d'une tâche aussi ingrate et aussi périlleuse.

S'il est une considération qui puisse nous rassurer, c'est qu'il s'agit ici non d'un enseignement, mais d'un simple compte rendu qui sera suffisant s'il dit sommairement ce que renferment les salles de l'Exposition. Nous allons nous efforcer de nous acquitter de cette tâche, réduite à ces modestes proportions, avec toute la réserve, la prudence, la circonspection qu'elle nous impose, sans prendre aucunement l'engagement de ne nous point tromper et sans nous astreindre à un ordre chronologique, ni géographique, ni même céramique plus précis que celui qui a été adopté pour le classement. S'il se rencontre un problème sur notre chemin, nous le signalerons sans avoir la prétention de le résoudre.

La première salle dont nous ayons à nous occuper est une sorte de travée ou vestibule qui sépare l'exposition égyptienne de celle du Cambodge. Là, dans une grande vitrine adossée à la paroi du fond, est exposée une nombreuse et très intéressante collection de porcelaines dites de la Compagnie des Indes. Nous ne croyons pas qu'il ait encore été donné aux amateurs d'en pouvoir étudier une réunion formant un ensemble aussi complet. A. Jacquemart divise ces curieuses porcelaines en : porcelaines orientales à dessins étrangers; porcelaines de commande européenne, armoriées, à chiffres, à sujets saints, mythologiques, historiques, copies de gravures, ornements de composition européenne; enfin porcelaines orientales décorées ou surdécorées en Europe. — Pas une de

ces différentes catégories qui ne soit représentée ici par quelque spécimen typique. Nous aurions trop à faire si nous voulions citer toutes les pièces qui le mériteraient, et l'espace dont nous disposons n'est pas illimité. Quelques-unes s'imposent principalement par l'intérêt historique qui s'y attache : telle est une assiette aux armes du comte de Toulouse,



GRAND PLAT EN PORCELAIN DE CHINE A FOND ROUGE VEINÉ.

(Collection de M. A. Pannier.)

qui représente seul la maison de France dans cette vitrine. L'Exposition nous pourra montrer encore des pièces du service de Louis XIV et d'autres portant l'écu losangé d'une princesse d'Orléans, que nous rencontrerons encore dans une autre salle, les amateurs à qui elles appartiennent n'ayant point consenti à les séparer de l'ensemble de leur collection. — Parmi les noms historiques nous trouvons plusieurs pièces d'un service aux armes de La Bourdonnais, gouverneur des Indes, sous Louis XV, qui ont été exposées par M. le comte de Longpérier-Grimoard,

pour qui elles sont un souvenir de famille. M. de Liesville possède également une assiette de ce service.

Un curieux plat nous montre le portrait de Jean de Leyde, une assiette, celui de Løvenhøcke, l'inventeur du microscope, etc., etc. Force nous est de nous borner dans notre entraînement de description.

La Compagnie hollandaise des Indes, qui a donné son nom à ces porcelaines dont elle se chargeait de transmettre et de faire exécuter les commandes pour l'Europe, n'a été fondée que dans les premières années du xvii^e siècle. Leur date n'est donc pas difficile à déterminer, les plus anciennes ne peuvent guère remonter au delà de la moitié de ce siècle. Quant au lieu de fabrication, comme le principal établissement de la compagnie était au Japon, on en peut conclure que le plus grand nombre de pièces proviennent de ce pays. Il en est pourtant qui portent tous les caractères d'une origine chinoise. D'autres, les plus récentes, qui doivent dater de la fin du siècle dernier, sont très probablement de fabrication indoue, et nous inclinerions volontiers à en attribuer les commandes à la compagnie anglaise. Un genre de décor tout particulier rend impossible la confusion entre elles et leurs congénères du Japon et de la Chine. Ce sont en général des bordures arabesques d'une extrême délicatesse, des bouquets, d'un style tout particulier, brillamment émaillés, en bleu ou en vert avec des rehauts d'or et qui forment les encadrements les plus riches aux armoiries et aux emblèmes européens. Un magnifique bol appartenant à M. de Liesville, et couvert d'attributs maçonniques, nous offre un type très remarquable de cette fabrication.

Maintenant, quels étaient, tant dans l'Inde qu'en Chine et au Japon, les centres qui produisaient ces porcelaines? Nul ne l'a dit encore. Il nous paraît plus que vraisemblable que les archives des Compagnies néerlandaise et anglaise doivent renfermer des documents de nature à éclaircir ce point. Nous n'avons pas entendu dire qu'il soit encore venu à l'esprit de personne d'y faire des recherches, que nous serions heureux d'avoir contribué à provoquer.

Pénétrons à présent au cœur de la véritable exposition rétrospective de l'extrême Orient, dans ce qu'on en pourrait appeler le Salon carré, et pour cela traversons la salle où se dressent les colossales et terrifiantes divinités du Cambodge, qui semblent en garder l'entrée. Un encombrement pittoresque compromet un peu la solennité et le mystère de ce sanctuaire; faute d'espace, les vitrines et les meubles y ont été un peu entassés, mais on serait mal venu à se plaindre d'un inconvénient qui résulte de l'empressement qu'ont mis les amateurs à apporter à l'Exposition un véritable amoncellement de trésors. Nous n'avons pas besoin

de dire que la céramique, comme dans toute l'exposition d'ailleurs, règne en souveraine au milieu de toutes ces richesses. Les deux grandes vitrines qui occupent les places d'honneur de chaque côté de la salle et qui appartiennent l'une à M. O. du Sartel, l'autre à M. Poiret, celles de



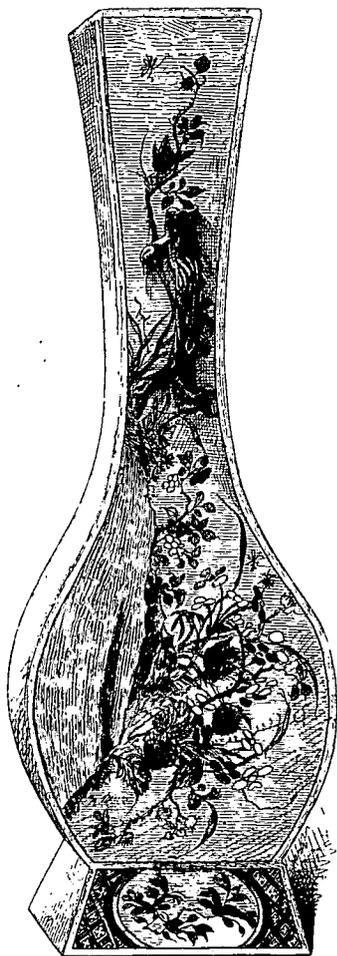
VASE EN PORCELAIN DE CHINE, FOND ROUGE, A DÉCOR DE LA FAMILLE VERTE.

(Collection de M. Poiret.)

M. Taigny, de M^{me} Duvauchel, de M. Sichel, l'une de celles de M. Bing, celle enfin de M. Wakaï, lui sont exclusivement consacrées. Elle domine encore dans celles où elle partage l'espace avec des bronzes, des émaux cloisonnés et d'autres objets.

La collection de M. du Sartel figure pour la première fois, croyons-

nous, dans une exposition publique ; formée seulement depuis peu d'années par cet amateur, chez qui la passion a été guidée par un goût éclairé, elle compte aujourd'hui comme une des plus riches et des plus précieuses, parmi les collections parisiennes.



VASE A FOND JAUNE.
(Exposition de M. Sichel.)

L'ordonnanœ générale de la vitrine qui la contient ne révèle pas moins que la beauté des pièces le soin qui a présidé à sa formation. Les fabrications exceptionnelles y sont particulièrement représentées par des spécimens remarquables. Nous citerons une série de bleus turquoises et, parmi eux, un vase d'une forme rare, autour duquel s'enroulent deux serpents dont les têtes forment les anses. M. du Sartel a retrouvé la description de cette pièce dans le catalogue de la vente de la duchesse de Mazarin, par Julliot. Nous resterons dans le même ordre d'idées en parlant du vase dont la représentation figure plus haut et qui présente un exemple curieux et rare d'émaux véritablement cloisonnés par les filets saillants qui dessinent et délimitent le décor. Les colorations gros bleu, bleu turquoise et blanc jaunâtre forment un ensemble des plus harmonieux. Un second vase de la même nature, mais de colorations plus pâles, existe dans la même collection, et l'exposition nous en offre un troisième parmi les porcelaines apportées par M. Bing.

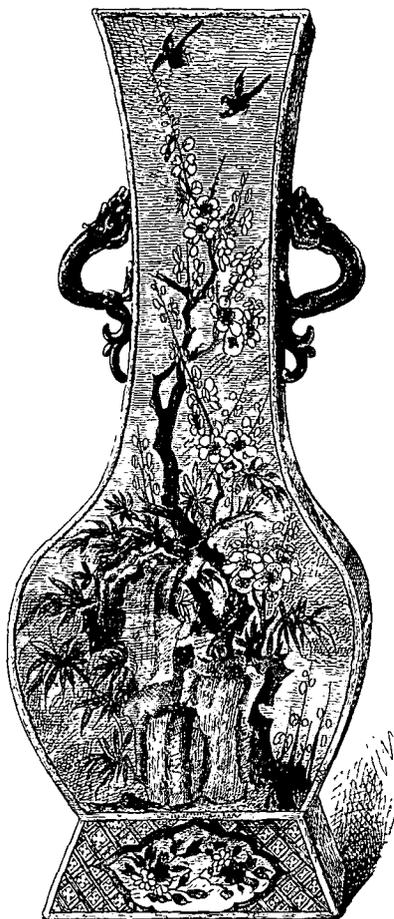
Avant de nous éloigner de la vitrine de M. du Sartel, signalons à côté d'elle le très beau plat de M. Pannier où, sur un fond rouge veiné imitant le bois, se détache une grande réserve en forme de feuille occupée par un coq au milieu de végétations en émaux d'un éclat merveilleux. C'est l'un des plus grands et des plus beaux plats de Chine connus.

Si nous avons un reproche à faire à la vitrine de M. Poiret, qui, lui aussi, si nous ne nous trompons, expose pour la première fois, c'est le nombre des pièces qui y figurent et qui, à notre avis, eussent gagné à

être un peu plus espacées. Il est vrai que notre embarras eût été grand si nous avions été consulté sur les éliminations à faire. Cette collection est surtout riche en pièces de la famille verte. Le vase cylindrique, fond rouge à réserves décorées d'objets sacrés qui est figuré ici est une des plus remarquables. Nous citerons après lui de grands vases lancelles, aussi hardis de forme qu'éclatants de couleur, un magnifique plat décoré d'une grande figure de femme chinoise à sa toilette. Les porcelaines, dites de troisième qualité, nous n'avons jamais bien pu savoir pourquoi, ou émaillées sur biscuit, qualification plus intelligible, forment une série des plus importantes dans la collection Poiret. Nous ne saurions citer les nombreuses pièces qui la composent, mais nous devons signaler deux figurines assises de philosophes revêtus de longues robes émaillées fond noir, et dont les mains et les têtes réservées en biscuit sont traitées avec une finesse, un esprit et une délicatesse de modelé qui en font de véritables œuvres d'art.

Un certain nombre de pièces intéressantes de même nature ont été exposées par M^{me} Duvauchel, un charmant plateau rectangulaire à quatre pieds, décoré sur fond chamois d'un groupe de vases sacrés, un autre en forme de feuille dont la nervure médiane, émaillée en noir, porte un dragon enroulé, un grand drageoir à compartiments dont la réunion affecte la forme d'une fleur de nélumbo, etc., etc.

Nous ne nous arrêtons pas devant les pièces monumentales qui figurent dans la vitrine centrale appartenant à M. Sichel; les reproductions que nous en donnons permettent de juger de leur importance; les vases carrés à fond jaune, qui rappellent celui du Musée de Limoges,



VASE EN PORCELAINE DE CHINE, FOND JAUNE, ÉMAILLÉE SUR BISCUIT.

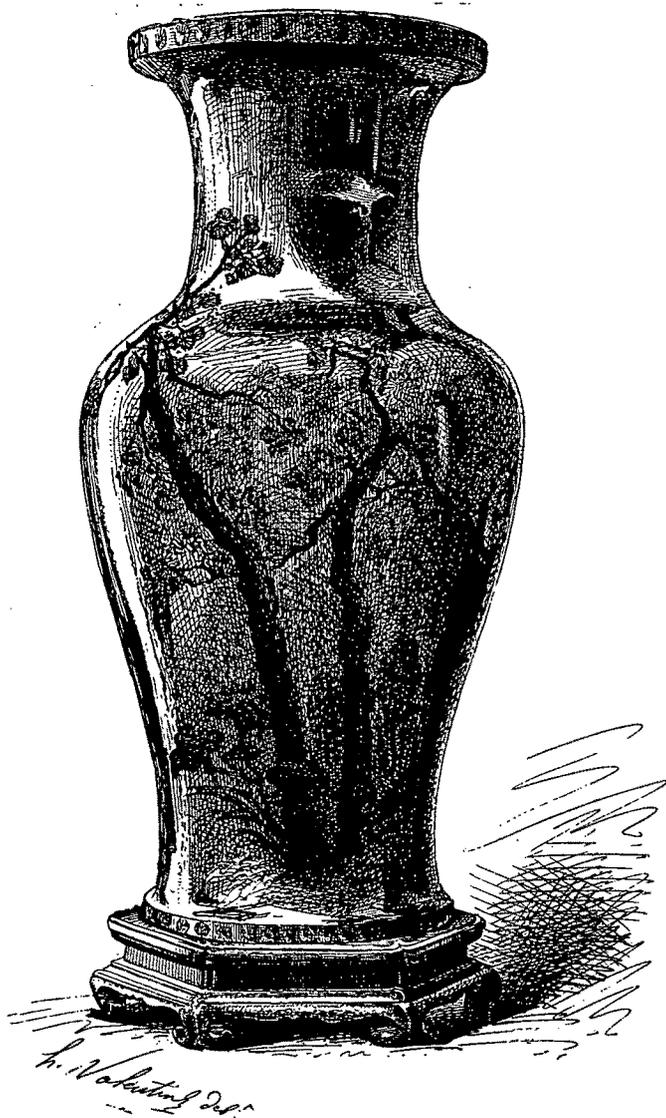
(Exposition de M. Sichel.)

n'ont figuré que peu de temps à l'Exposition, l'Angleterre nous les ayant promptement enlevés. Nous aimerions à nous arrêter plus longtemps devant la suite si nombreuse et si intéressante au point de vue technique des porcelaines à couvertes colorées exposée par M. Bing; mais elle demanderait pour en parler dignement une étude toute particulière et plus de temps et d'espace qu'il ne nous est permis de lui en consacrer. — C'est au milieu de cette série si importante que se dressait superbe et triomphante au-dessus des flots cette magnifique carpe de Tokio qui fut un des succès de l'Exposition, et dont nous donnons plus loin une reproduction. Elle y partageait l'empire avec une autre individualité ichtyologique dont le règne a été troublé par des contestations d'origine, des soupçons d'illégitimité. Nous nous abstiendrons de prendre parti dans ce débat, ne voulant pas envenimer la querelle.

Mais nous ne pouvons passer, sans nous y arrêter un instant, devant les quelques pièces de céramique japonaise qui brillent au milieu des bronzes, des laques, des ivoires et de tant d'autres charmants objets, réunis avec un goût si délicat, si élégant, si artiste, par M. Ph. Burty. Il faudrait autre chose qu'une sèche nomenclature pour donner une idée de ce choix exquis. Parmi les porcelaines, qui n'y figurent qu'en petit nombre, mentionnons une charmante bouteille quadrangulaire en porcelaine de Chine. L'émail, d'un blanc crémeux, est d'une finesse exquise, et le décor, composé de branchages fleuris et d'oiseaux, est d'une légèreté, d'une délicatesse et d'une sobriété du goût le plus ravissant. Les grès de Bizen nous offrent, à côté de figures d'oiseaux de proie perchés sur des rochers, une délicieuse bouteille à goulot doré et un vase en forme de corbeille qu'on prendrait à première vue pour un bronze de la plus fine ciselure. Kioto et Satsuma sont représentés par leurs produits les plus accomplis, et nous citerons parmi ces derniers un petit vase cylindrique dont le décor à fleurs tracées en or peut passer pour le véritable type des faïences de Satsuma. Enfin quelques pièces de céladon fleuri, des terres émaillées de Seto, bien d'autres encore, complètent un ensemble des plus rares. Mentionnons aussi les belles pièces de M. B. Fillon.

Nous voici arrivés devant la vitrine où M. Wakaï a exposé une nombreuse réunion de poteries plus ou moins primitives et grossières attribuées par lui à l'industrie coréenne. Malgré notre résolution d'écarter toute polémique d'éviter toute controverse, le nom seul de Corée éveille une question trop irritante, trop brûlante, pour qu'il nous soit possible de nous interdire quelques réflexions. Non que nous songions en aucune façon, hâtons-nous de le dire, à contester l'origine de ces poteries, — nous n'avons aucun motif de mettre leur authenticité en doute, et la

garantie de l'érudit japonais nous suffirait d'ailleurs amplement, — mais, en nous révélant l'art céramique coréen sous un de ses aspects, il n'a

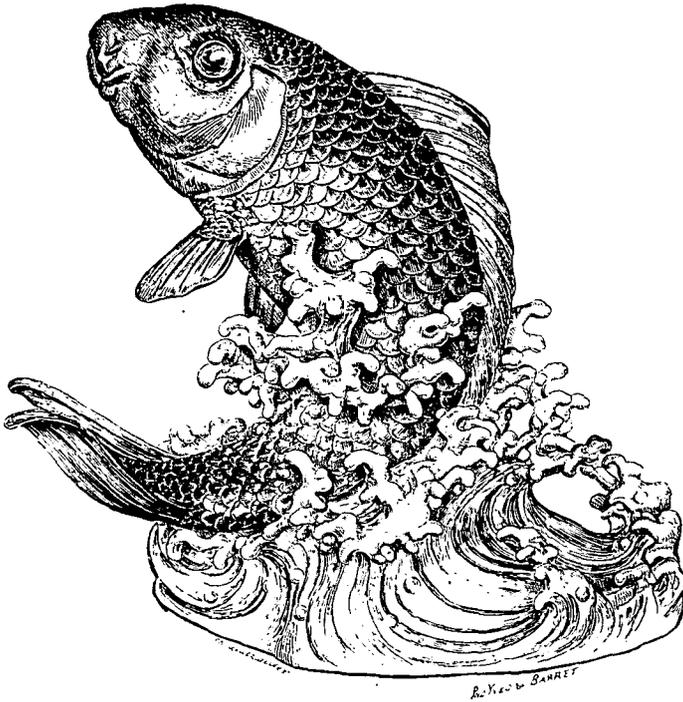


GRAND VASE EN PORCELAINE DE CHINE A FOND JAUNE.

(Exposition de M. Sichel.)

sans doute pas entendu nous fournir la preuve que ce soit là la seule forme sous laquelle il se soit jamais manifesté. Avouons-le, nous nous résignerions bien difficilement à l'admettre.

De tout temps, et d'un avis unanime, les Japonais ont reconnu les Céréens pour leurs maîtres, pour leurs initiateurs en céramique. Par une interprétation nouvelle et que rien ne justifie, nous avons vu la brochure officielle nous donner à entendre qu'il ne saurait s'agir que de poteries à base plus ou moins dure et non de porcelaine proprement dite. On nous permettra de ne pas nous incliner sans protestation ou, pour mieux

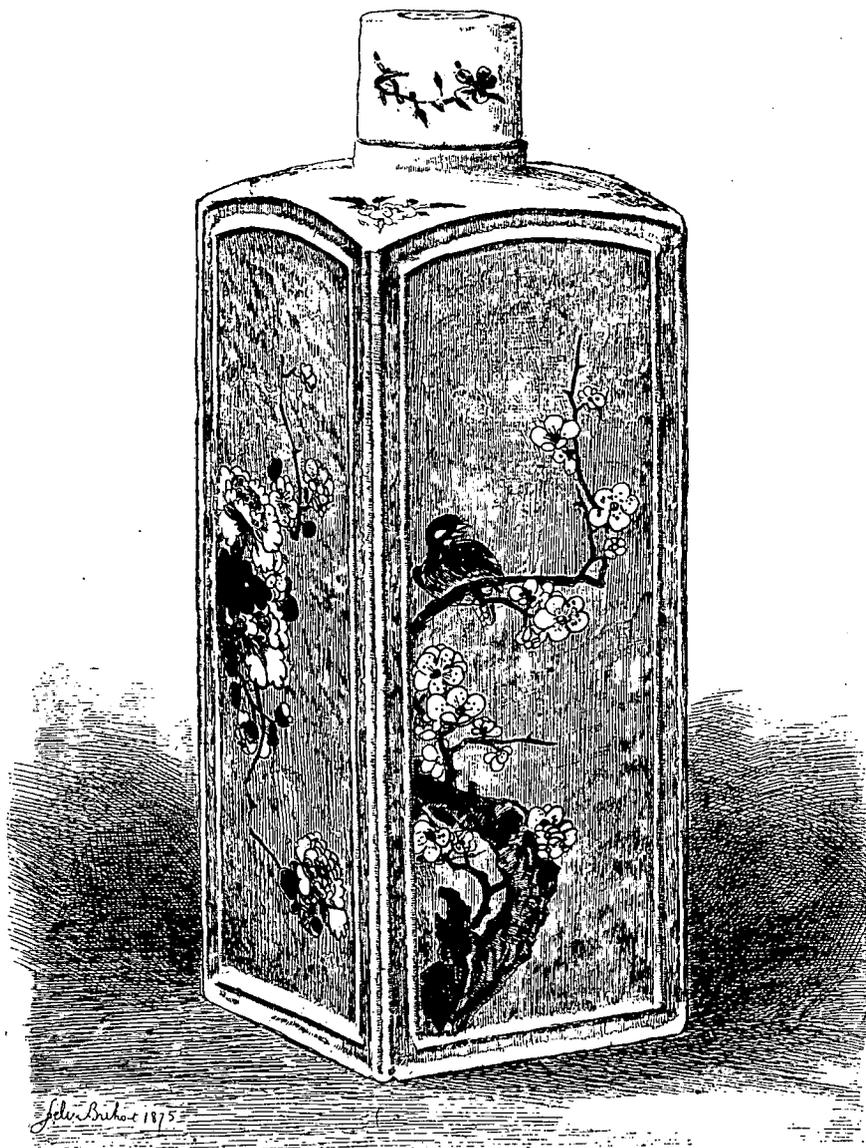


CARPE EN FAÏENCE DE TOKIO.

(Collection de M. Bing.)

dire, sans demander qu'on nous donne des preuves, devant une assertion qui renverse toutes les données transmises par la tradition.

On ne connaît pas, il est vrai, avec certitude, de porcelaines coréennes. Cela prouve-t-il qu'il n'y en ait jamais eu? Albert Jacquemart avait cru les reconnaître, et nous voyons figurer sous le nom de coréenne ou d'archaïque, dans ses ouvrages, des porcelaines aujourd'hui justement restituées au Japon et qui proviennent d'Imari, dans la province de Hizen. — Dans les derniers temps de sa vie, l'érudit céramiste inclinait



BOUTEILLE QUADRANGULAIRE EN PORCELAINE DE CHINE, FOND BLANC.

(Collection de M. Ph. Burty.)

lui-même à modifier son jugement sur ce point¹ et nous ne faisons aucun doute qu'à l'heure qu'il est, avec la bonne foi qui le caractérisait et qui est le premier devoir de toute science véritable, il n'hésiterait pas à proclamer son erreur. Que n'est-il encore au milieu de nous pour nous aider à trouver la vérité et ajouter une découverte à toutes celles que lui doit l'histoire de la céramique !

L'existence de la porcelaine coréenne est absolument affirmée dans *l'Histoire de la porcelaine chinoise* traduite par Stanislas Julien. Voici, entre autres détails descriptifs, ce que nous lisons dans le chapitre qui leur est consacré : « Elles sont extrêmement minces et leur émail res-
« semble un peu à celui de *King-te-tchin...* » Peut-il être, là, question d'autre chose que de porcelaine ? Il ne nous semble pas que cette citation puisse laisser l'ombre d'un doute dans un esprit non prévenu.

Nier est facile ; mais la science ne vit pas de négations. — Le seul parti à prendre pour le moment, nous l'avons déjà dit, est d'attendre qu'une circonstance heureuse, un de ces hasards dont la science a si souvent profité, nous mettent à même de combler cette lacune de l'histoire de la céramique.

Il nous reste encore maintenant à parler de la partie exclusivement réservée au Japon, et où on n'arrive, comme pour la salle que nous quittons, qu'après avoir affronté une innombrable légion de dieux, génies, personnages saints et démons, à l'aspect plus ou moins calme et mystique, plus ou moins terrible et farouche, plus ou moins grotesque et bouffon. Le plus grand nombre de ces images sacrées fait partie de la collection rapportée par M. Guimet de sa mission dans l'extrême Orient, et destinée par lui au musée religieux qui s'organise en ce moment à Lyon par ses soins.

Nous n'aurons pas à nous arrêter longtemps dans cette salle, où la céramique est à peine représentée, et nous jugeons que c'est une lacune regrettable dans cette réunion, si remarquable d'ailleurs ; car les figurations sacrées abondent tant en porcelaine qu'en faïence et en grès, et elles eussent pu fournir des rapprochements intéressants.

1. Il écrivait dans l'article sur la collection Cernuschi, que nous avons déjà cité : « La fabrication paraît avoir cessé en Corée vers la fin du xvii^e siècle ; on pourrait donc restituer à Yédo les porcelaines d'aspect coréen postérieures à cette époque. » Or rien ne prouve que nous possédions des porcelaines en question le moindre échantillon d'une date plus reculée. Ce sont celles qui nous venaient alors d'Orient et qui ont servi de type à toutes les fabriques européennes. Leur décor se retrouve, souvent merveilleusement imité, sur les porcelaines primitives de Saxe, ainsi que sur les premiers essais de Saint-Cloud, de Mennecey-Villeroy, de Chantilly, etc.

La tablette supérieure d'une des vitrines présente une série de figurines de vierges et de déesses, parmi lesquelles *Kouan-in* sous plusieurs des formes que lui assigne la religion bouddhique. Nous en remarquons, parmi elles, une en terre, recouverte d'un émail jaunâtre à rehauts de noir et de rouge, que son analogie avec certaines figures de la collection *Wakaï* nous permet d'attribuer à la céramique coréenne.

Dans une vitrine voisine, nous trouvons encore à signaler une statuette en faïence de Kioto, et représentant, à ce que nous apprend



VASE D'APPLIQUE EN POTERIE ÉMAILÉE D'AWATA (CHINE).

(Collection de M. Bing.)

M. Guimet ¹, « *Kooboo-Daishi*, fondateur de la secte de *Sinn-Gon* (IX^e siècle), inventeur de l'écriture *Shirakara...* » Ce sage est figuré accroupi, dans une attitude méditative qui n'est pas dépourvue de noblesse, et tenant le *goko* à cinq pointes, espèce de grelot à main en usage dans les cérémonies du culte de Boudha.

La céramique reprend ses droits dans la salle japonaise. La satisfaction avec laquelle nous le constatons est sensiblement troublée par le

1. Notice explicative sur les objets exposés par M. Émile Guimet, etc., page 26,

véritable désappointement que nous a causé cette partie de l'exposition. Quand on annonça que le gouvernement japonais avait fait retenir un espace relativement considérable dans les galeries du Trocadéro pour y installer une exposition rétrospective, nous avons naturellement conçu une joie et une espérance : une joie, en prévision des merveilles qu'il nous serait infailliblement donné de contempler ; une espérance légitime de voir résolus quelques-uns des problèmes, éclaircies quelques-unes des obscurités, redressées quelques-unes des erreurs que nous déplorions tout à l'heure et qui entravent encore les chemins de la science céramique.

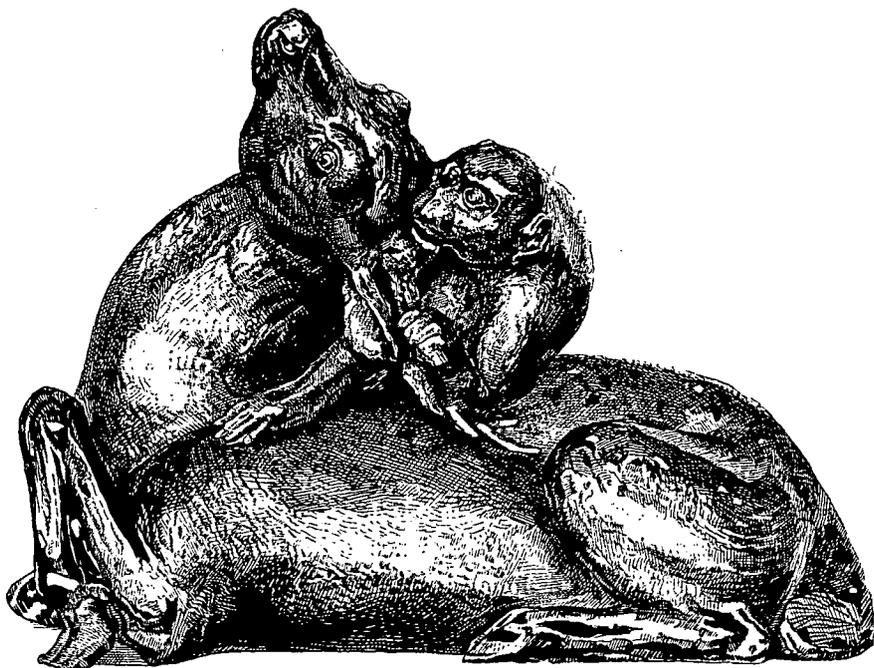
Ne devait-on pas supposer, en effet, qu'une exposition organisée sous de tels auspices offrirait nécessairement, tant au point de vue de l'art que de la science, des spécimens de premier ordre, et qu'amateurs et gens d'étude y trouveraient une source abondante de jouissances et d'enseignements. A quel point cet espoir a été déçu, quiconque est entré dans cette salle n'a qu'à consulter ses souvenirs pour le mesurer.

Nous parlions tout à l'heure de l'encombrement de la salle chinoise ; il est bien autre ici et sans compensations. La Commission japonaise a disposé ou, pour parler plus exactement, entassé, enchevêtré ses vitrines de manière à former un véritable labyrinthe, dans les étroits défilés duquel on devait s'estimer heureux de ne laisser que ses illusions. Dans l'intérieur des vitrines, même entassement, même désordre, pêle-mêle inconcevable, absence totale non seulement de classement, mais encore de simple rangement. L'art de présenter les objets sous leur jour le plus favorable, de les entourer ou de les isoler de manière à les faire valoir, cet art, qui est une des recherches, des habiletés, des coquetteries, un des mérites de l'amateur véritable, semble, si nous en devons juger par cet exemple, totalement étranger ou indifférent à ce peuple, qui pourtant est doué à un si éminent degré du sens de l'harmonie et du pittoresque, et que nous voyons, jusque dans les ustensiles destinés aux plus vulgaires usages, déployer un goût si charmant, si distingué, si véritablement artiste !

Ce dédain ou cette ignorance de la mise en scène n'a pas été un de nos moindres étonnements. Mais nous en aurions volontiers pris notre parti si cette exposition nous avait ménagé quelque instructive découverte, ou si seulement elle nous avait montré quelque beau type de l'ancienne céramique japonaise. Nous ne voulons pas dire qu'il ne se trouve ni dans les vitrines officielles, ni dans celles de la Compagnie industrielle et commerciale du Japon (*Kiri-Kôchô-Kouaïcha*), pas un objet qui soit digne d'attention et d'étude ; mais il n'y en a pas qui n'ait des similaires

d'un ordre très supérieur dans les vitrines des amateurs français qui ont exposé dans la même salle.

Si la Commission japonaise paraît s'être peu souciée de nous présenter de beaux types des anciennes fabrications, il serait injuste de dire qu'elle n'a rien fait pour notre instruction : elle a fait des étiquettes, et elle les a même multipliées avec un luxe qui n'ajoutait aucun charme



GRUPE EN GRÈS DE TAKATORI (JAPON).

(Collection de M. Bing.)

à l'aspect de ses vitrines. Leur encadrement bariolé, leur dimension, si mal calculée que parfois elles masquaient complètement les pièces sur lesquelles elles étaient chargées de nous renseigner, nous fourniraient une preuve de plus de cette absence de goût qui a été pour nous une déception ajoutée aux autres. Quant aux renseignements qu'on y trouvait, ils se bornaient à cette mention concise et uniforme : « Il y a cent ans », ou bien : « Il y a soixante ans », « Il y a trente ans », et ainsi de suite. Ce n'est que dans les derniers temps de l'Exposition que quelques indications très insuffisantes des lieux de provenance ont été

ajoutées sur de rares pièces à ces actes de naissance aussi sommaires qu'arbitraires.

En conscience, est-ce assez? Est-ce là tout ce qu'on était en droit d'attendre d'une exposition organisée par les soins des représentants d'un gouvernement? Nous ne le pensons pas. Ou le Japon ne possède plus rien des produits de son art ancien, ou bien on a craint de faire courir à des objets précieux et fragiles les risques d'un déplacement aussi lointain. Quels qu'en soient les motifs, qui en somme nous importent peu, impuissance ou prudence, ou bien encore, comme nous l'avons entendu prétendre, dédain de son ancienne civilisation, s'il n'était pas possible au Japon d'arriver à un résultat plus digne d'un grand peuple, pourquoi faire une exposition rétrospective?

Ce sont trois amateurs français, nous l'avons dit, dont les collections sont exposées dans la même salle, qui se chargent de sauver l'honneur du pavillon japonais : MM. Vial, Bing et de La Narde.

La vitrine de M. Vial est particulièrement intéressante par les étiquettes, instructives celles-là, dont il a eu le soin de faire accompagner chacune de ces pièces si bien choisies. C'est M. Wakaï qui s'est chargé de leur rédaction, et nous pouvons sans scrupule laisser à un juge aussi compétent le mérite comme la responsabilité des attributions.

Nous citerons : —

Un magnifique brûle-parfums, en forme d'urne élevée sur trois pieds, en faïence craquelée d'*Awata* (province d'*Iamashiro*). Le couvercle ajouré est surmonté d'un bouquet de chrysanthèmes et la panse, à fond d'or, est décorée d'un vol de grues planant au-dessus des flots de la mer.

Un plateau en grès, céladoné et craquelé, de *Bishu* (province d'*Owari*), affectant la forme d'une feuille, et décoré d'une scène mystique dont les personnages sont remarquables d'expression.

Deux plats en faïence de *Kioto*, décorés de personnages finement modelés en relief et émaillés en couleur.

Enfin un plateau à anse supérieure, en faïence de *Kishu*, et un plat à bord dentelé, en faïence d'*Awadji*, portant une inscription et dont les émaux brillants font songer à Palissy.

M. Bing a exposé une suite nombreuse, et des plus remarquables, de pièces constituant la collection la plus complète que nous connaissions des différents types de la céramique japonaise. Il y a là, pour un amateur studieux, un vaste champ d'exploration dont nous ne saurions faire ressortir l'importance dans les quelques lignes que nous pouvons lui consacrer. Nos lecteurs en pourront d'ailleurs juger par les quelques pièces dont la reproduction illustre cet article.

Deux sont principalement dignes d'attention : un vase d'applique, en poterie d'*Awata*, dont la surface plate, encadrée de volutes, est ornée d'un masque de démon en haut-relief d'un très grand caractère; puis un groupe en grès de *Takatori* (province de *Chikusen*), représentant un cerf attaqué par un singe, d'une liberté d'allure, d'une franchise et d'une vigueur d'exécution des plus remarquables, et qui en ferait une œuvre d'art de premier ordre dans tous les pays.

L'exposition de M. de La Narde, moins nombreuse et moins riche en céramique que les précédentes, n'en offre pas moins plusieurs spécimens intéressants. Nous mentionnerons quelques pièces en faïence de *Kioto*, à décor saillant formé par des pastillages, parmi lesquelles nous avons surtout remarqué une théière ovoïde portant des papillons et des insectes très artistement exécutés.

Une boîte lenticulaire en porcelaine, d'une incontestable ancienneté, et décorée d'imbrications gaufrées, est attribuée par M. de La Narde à la Corée. Ses colorations rappellent tout à fait celles des porcelaines dites archaïques acceptées comme coréennes sur la foi d'Albert Jacquemart, et que nous avons cru pouvoir restituer au Japon. La vue de cette pièce nous donnerait une forte tentation de rouvrir la discussion sur ce point controversé; mais nous ne nous y laisserons pas aller. Il est grand temps de nous arrêter, et il n'est pas malséant de clore par ce point d'interrogation la série des doutes et des incertitudes qui occupent une trop grande place dans ce compte rendu.

PAUL GASNAULT.

